

## ARIANE LOZE

**ARTCONNEXION, LILLE**  
**JUSTINE PLUVINAGE**  
**& ARIANE LOZE**

JUSQU'AU 11.11.17

**DAVID SCHALLIOL**  
**& JUSTINE PLUVINAGE**  
**RESILIENT IMAGES**

CRP/ CENTRE RÉGIONAL  
DE LA PHOTOGRAPHIE  
DOUCHY-LES-MINES  
JUSQU'AU 19.11.17

**ARIANE LOZE**  
**& JUSTINE PLUVINAGE**

ISELP  
JUSQU'AU 17.12.17

Extrait de la vidéo *Art Therapy Session #1*,  
2017 Courtesy de l'artiste

# ON NE RIGOLE PAS DE CES CHOSSES-LÀ



Des fesses blanches, des saucisses sur le grill, des boules de pétanques qui s'entrechoquent bruyamment. Voilà quelques associations d'images, on ne peut plus triviales et savoureuses, qui composent à la manière de tableaux vivants la vision d'un camping naturiste dans la vidéo *Sapiens #1* (2017) de Justine Pluinage, projetée à l'occre de l'exposition à artconnexion. Depuis le trottoir, à travers la fenêtre du rez-de-chaussée de cette petite maison typiquement lilloise, le public peut déjà percevoir les mouvements de quelques silhouettes dévêtues. L'impudeur — ou du moins son registre- qui caractérise habituellement le travail de l'artiste se meut ici en une forme de bienveillance pour ces corps dévoilés, pas forcément attirants, qui s'exhibent sans aucune forme de vanité.

À l'occasion de la neuvième édition de la biennale *Watch this space*, organisée par le réseau 50° nord, trois structures belges et françaises ont travaillé de concert à accueillir et diffuser le travail de deux artistes, **ARIANE LOZE** (°1988; vit et travaille à Bruxelles) et **JUSTINE PLUVINAGE** (°1983; vit et travaille à Lille), qui développent toutes deux une pratique du médium vidéo. À artconnexion (Lille), au CRP/ Centre régional de la photographie (Douchy-les-mines) et à L'Iselp (Bruxelles), les questions liées à la représentation de soi, au rapport à l'autre et à une identité double ou multiple sont abordées avec un regard critique, parfois tendre ou moqueur, mais jamais moralisateur.

Le titre de l'œuvre renvoie d'ailleurs aux origines de notre humanité et nous rappelle qu'il n'y a rien de plus universel que le corps dont nous sommes tous pourvus, malgré les différences physiques qui nous singularisent. D'où vient alors cette sensation de malaise qui nous gagne et persiste lorsqu'on observe d'un peu trop près, un peu trop longtemps ces campeurs nus à l'écran? Serait-ce le fait d'être confrontés à nos pulsions scopiques ou est-ce la peur d'être pris en flagrant délit de voyeurisme? En nous invitant à pénétrer l'univers clos et intime de cette communauté de nudistes, Justine Pluinage enfreint une règle tacite de bienséance pour nous montrer sur quel socle fragile repose nos conventions sociales. L'inversion des codes surprend

et dérange nos habitudes. La caméra filme en plan fixe un couple de vacanciers dans la soixantaine qui, au réveil, se lèvent habillés pour ensuite se dévêtir intégralement au moment de franchir le seuil de leur caravane. Cette routine d'apparence anodine provoque le rire, non seulement parce qu'elle nous semble étrange et inusitée, mais parce qu'on y pressent une certaine forme de résistance. Un véritable choix de vie, qui impose le respect. Voici un autre couple de randonneurs qui se tiennent par la main, lui porte une hache, elle n'est vêtue que de son écharpe comme d'une peau de bête. Délire préhistorique ou *reenactment* de la fuite du jardin d'Eden? On ne le saura pas. La vidéo d'une durée de trente-six minutes, diffusée en boucle, n'est ni un documentaire ni une fiction, mais quelque chose entre les deux: une recherche, un questionnement sur les moyens de s'émanciper des contraintes qui nous sont imposées par l'extérieur.

À l'étage, dans la *black room*, on assiste, à l'inverse, à un film qui présente toutes les caractéristiques de la fiction. Le cadre est celui d'un huis-clos où douze femmes de différents rangs sociaux sont réunies à l'occasion d'un repas de mariage prenant place dans une somptueuse demeure. Dans *Le banquet* (2017), Ariane Loze nous dévoile, par un habile jeu de champ contre-champ et des dialogues inspirés de témoignages recueillis dans son entourage, les préoccupations à la fois futiles et existentielles de ses contemporains. Le titre du film, qui fait explicitement référence à Platon, souligne de manière ironique l'impression de vacuité que peuvent susciter certaines conversations mondaines. Les plans longs, qui cadrent de près le visage de l'actrice interprétant tous les rôles, nous permettent d'apprécier la gamme des émotions dans toute son ampleur, du dégoût à la surprise, en passant par la colère. Ce jeu vertigineux, d'une grande virtuosité, jette néanmoins un trouble: où se situe la frontière, la ligne de démarcation entre soi et autrui? Peut-on être constitué d'autant de facettes sans pour autant avoir l'impression de se dissoudre dans le néant? Après avoir accompli des études de théâtre, Ariane Loze réalise depuis 2008 des œuvres filmiques rassemblées sous le titre générique de *Movies On My Own* (MOWN) dans lesquels elle assume non seulement tous les rôles, mais dont elle maîtrise également toute la chaîne de production et de montage. L'aspect performatif de ses œuvres, de même que le narcissisme exacerbé dont elle se revendique, vise à tourner en dérision une société éprise de télé-réalité, de glamour et de paillettes. Exposées l'une au-dessus de l'autre, au sein d'un espace qui a conservé sa domesticité, ces deux vidéos transgressives à leur manière nous évoquent l'humour sardonique d'un Luis Buñuel dans *Le charme discret de la bourgeoisie* ou *Le fantôme de la liberté*, l'anti-cléricalisme sulfureux en moins.

### Girls power / American Idol

Justine Pluvinage est une fille du Nord ; le carnaval a laissé sur elle l’empreinte indélébile de son humour espiègle et ravageur. Après des études de psychologie, elle s’inscrit à l’École Supérieure d’Art de Arles pour se consacrer à la photographie. Mais très vite, l’image lui apparaissant trop silencieuse et statique pour exprimer son propos comme elle l’entend, elle se met à expérimenter la vidéo. Ses premières oeuvres affirment déjà un goût prononcé pour l’autre. À travers des portraits de femmes, elle aborde des sujets tabous comme la mort, la maladie, le handicap, mais souvent de manière décalée. *Tourette et Peroné* (2012) raconte ainsi l’histoire d’un couple dont l’homme a subi une opération qui a mal tourné ayant pour conséquence de le rendre totalement hilare et ce dans toutes les situations. Sa femme, exaspérée, rapporte leurs déboires face caméra, comme dans un documentaire classique. Cependant, il s’agit d’une fiction portée par deux splendides acteurs, Corinne et Michel Masiero. Le but de l’artiste n’est pas de choquer ou de provoquer inutilement le spectateur, mais de l’amener à percevoir une part de jouissance, même dans la misère. Elle partage avec Bertille Bak, admirable vidéaste des contrées minières, un amour pour les marges de la société, de même que cette faculté singulière à s’immerger dans des milieux populaires pour y montrer l’indomptable volonté d’exister d’individus pour qui l’adversité est monnaie courante. Jamais le regard de l’artiste n’est porteur du moindre jugement. Bien au contraire, il fait preuve d’une rare qualité d’empathie, sans toutefois verser dans des atermoiements inutiles. Bien souvent le silence l’emporte sur les longs discours et les scènes de la vie quotidienne s’étirent pour laisser jaillir la répétition des gestes et le comique de situation. C’est dans le cadre du programme de résidence internationale *Resilient Images* porté par le CRP

et l’Hyde Park Center que Justine Pluvinage a pu bénéficier d’un accueil et d’un séjour prolongé à Chicago au printemps 2017 pour y développer un projet spécifique. L’installation vidéo qu’elle présente actuellement à Douchy-les-Mines est le résultat de son enquête sur ce territoire au lourd passé industriel et aux contrastes sociaux très marqués, à la recherche de figures féminines emblématiques de la ville. Féministe sans être militante, l’artiste a trouvé là-bas un terrain fertile pour laisser s’exprimer son désir d’indépendance. Elle a donc réalisé huit portraits de filles et de femmes de 34 mois à 82 ans, déambulant dans des lieux publics auxquels elles sont associées, sur une musique inspirée des westerns-spaghetti, de la batucada brésilienne et de la transe, composée spécialement pour le film. C’est en souvenir des premières manifestations ouvrières à Chicago que l’artiste a décidé de faire marcher ses Amazones contemporaines, afin d’ancrer leur lutte personnelle dans l’Histoire. Conçue pour être projetée directement sur les vitres de l’Hyde Park Center, la vidéo est ici présentée en *split screen* sur un mur. Peu importe, car les rythmes entraînants et la chorégraphie des corps dans l’espace impulsent une énergie solaire, galvanisante. La forme est totalement au service du propos, d’une rare justesse. L’artiste arrive à nous communiquer sa sympathie pour ces personnalités colorées et marginales, symboles de l’empowerment local, qui résumant à elles seules la capacité de résilience d’un individu et d’une communauté.

### Communauté éclatée

C’est justement à l’exposition *Com nuties*, qui adresse la question du comment vivre ensemble, aujourd’hui, que s’adosse la présentation des films d’Ariane Loze et Justine Pluvinage à l’ISELP. Présenté dans l’auditoire, lieu de conférences et de débats, transformé pour l’occasion en salle

de cinéma, le film d’Ariane Loze *Art Therapy session #1* (2017) permet une incursion dans l’univers des institutions culturelles. Répondant à l’invitation des participants du programme curatorial *De Appel* à Amsterdam, l’artiste a réalisé un film-performance qui s’empare des citations et des références de personnalités du monde de l’art provenant exclusivement des archives du centre d’art hollandais. Comme dans tous ses films, l’artiste endosse le rôle de chacun des personnages avec brio, même si dans le cas présent, les inflexions sont plus ténues et difficiles à percevoir malgré le recours à de nombreux clichés. Le film forme ainsi une boucle tautologique assez subtile et grinçante, qui tourne en ridicule les partisans de l’art pour l’art. Mais suffit-il de montrer les rouages pour désamorcer un système moribond ? En campant à la fois une patiente et sa psychanalyste, l’artiste parvient à verbaliser un malaise plus qu’elle n’offre de perspective de guérison.

À ce constat plutôt pessimiste fait écho dans le studio le lumineux *Cuisine américaine* (2015) de Justine Pluvinage. L’artiste nous fait faire la visite de l’immeuble d’habitation dans lequel elle réside. Filmé à l’aide d’un drone, ce qui donne à l’image et au spectateur cette sensation de flottement si particulière, le documentaire propose une plongée intimiste dans l’univers de chacun de ses habitants. Espaces privés et partagés sont parallèlement balayés, tandis que les voix off narrent les récits de vie à la première personne. Des images de synthèse permettent également de pénétrer au cœur de la structure du bâtiment. À ces témoignages souvent émouvants des habitants sont confrontés ceux des architectes, qui racontent leur ambition et leur vision du projet. Aux lignes droites de l’architecture répondent les histoires nouvelles de ces destinées humaines. L’artiste nous offre sa vision poétique de cette communauté réunie par la force des choses, tout en étant pleinement consciente de ce qui différencie sa vie de celle de ses voisins. Par son sujet et sa mise en scène, le film rappelle *Une vie radiieuse* (2013) de Meryll Hardt, autre diplômée du Fresnoy, qui prend pour décor La Cité Radiieuse du Corbusier à Marseille à son inauguration en 1952. Les personnages y sont pareillement confrontés à l’utopie moderniste et à ce qu’il en reste. Le rapport à l’espace et la manière dont les corps sont contraints de l’habiter, qu’ils soient nus ou revêtus des plus beaux atours, nous renseignent sur l’héritage que nous a légué la culture occidentale en terme d’enjeux de pouvoirs et de domination. À travers les représentations que nous livrent Ariane Loze et Justine Pluvinage, l’on comprend que la lutte n’est pas finie, qu’elle ne fait que commencer. **septembre Tiberghien**



Extrait de la vidéo *Le Banquet*, 2017 Courtesy: Artalia